

Qohélet TournaiNon-sens et sens de Qohélet

Le livre de Qohélet, ou l'Ecclésiastes dans la tradition gréco-latine, date environ de 250 avant JC. L'auteur nous est inconnu. Probablement un érudit, un sage qui, comme le dit l'épilogue du livre, a enseigné, vraisemblablement à Jérusalem, dans l'entourage du temple, centre névralgique de la société de l'époque.

Désaffection et ses raisons

Il est évident que Qohélet, l'Ecclésiastes, n'a pas une côte très élevée dans la bourse de la liturgie ((11,2 ; 2,21-23 [18 dim ord C] 31 Juillet 2016). Si l'on regarde, à titre de curiosité historique, le lectionnaire de carême mozarabe, on constate que l'une des quatre lectures de la célébration eucharistique quotidienne était toujours tirée du corpus sapientiel, l'Ecclésiastique, Ben Sirah ayant la part du lion, tandis que Job et Qohélet occupaient une place secondaire et insignifiante, ce qui se comprend car le lectionnaire était orienté à l'instruction des fidèles et, plus particulièrement, à l'instruction morale. Or un simple coup d'œil, même distrait, au livre de Qohélet met en évidence la difficulté de « moraliser » avec Qohélet. On comprend les raisons des autorités ecclésiastiques en tenant compte de la tâche qu'elles s'étaient données. A l'autre bout de la gamme d'opinions, il était difficile de faire de Qohélet le porte-drapeau d'une quelconque révolution.

Ambiguïté.

La sagesse, par nature est ambiguë. Le conseil du sage n'est pas une loi qui s'impose, ni un ordre à exécuter, ni une exhortation prophétique qui demande engagement, changement et conversion sous peine de sombrer. Cette ambiguïté de la sagesse se trouve aussi dans le livre de Qohélet et a permis à bon nombre d'auteurs de le « sauver », car sa lecture laisse souvent une sensation désagréable et un goût amer. Exemple typique de cette ambiguïté est la posture de Qohélet par rapport à la *femme* : 7, 26

Et trouvant moi

Plus amère que la mort la femme

Qui elle (est) un piège, un filet son cœur, des chaînes ses bras (mains).

(Celui qui est) bon devant Dieu échappera d'elle,

L'égaré sera pris en elle.

Difficile à avaler malgré toutes les contorsions exégétiques, traductions édulcorantes et autres lectures canoniques. Mais deux chapitres plus tard on lit :

9,9 Goûte la vie avec la femme que tu aimes tous les jours de ta vie de non-sens que l'on t'a donné sous le soleil, tous tes jours de non-sens,

Car ceci est ta part dans la vie et dans le travail que tu travailles sous le soleil.

Il n'y a rien à attendre mais, si *par hasard* tu trouves une femme que tu aimes, goûte la vie. Carpe diem.

Un autre domaine où l'ambiguïté de Qohélet est à l'œuvre est celui du *pouvoir*.

Il aurait été surprenant que Qohélet ne traite pas la question du pouvoir, comme il le fait avec toutes les questions essentielles pour l'homme : le travail, la mort, le temps, l'argent, la femme, Dieu. En cela il se situe dans les paramètres classiques de la littérature sapientielle, d'autant plus qu'une branche fondamentale de la sagesse s'occupe justement de la gestion du politique et que souvent les spécialistes de la chose sont connus et désignés en tant que « sages ». Tous les textes de sagesse ne se situent pas de la même façon face à cette réalité humaine. Et Qohélet a habitué son lecteur à des positions le plus souvent inattendues, voire provocatrices. Qu'en est-il par rapport au pouvoir ?

Le nombre de textes que Qohélet consacre au pouvoir est très important (Qo 1,12-2,26 ; 4,13-16 ; 5,7-8 ; 8,1-9 ; 9,13-10,1 ; 10,4-7 ; 10,16-20).

Mais le sage ne met pas radicalement en cause son existence dans sa version monarchique, même dans sa dimension « aristocratique ». La sagesse apparaît comme un contre-pouvoir souvent qualifié de « meilleure » que la force et le pouvoir. Mais celle-ci se révèle dans sa fragilité et sa précarité. Plus encore, la sagesse face au pouvoir fonctionne dans une radicale ambiguïté, qui est sa marque de fabrique. Alors le lecteur de Qohélet, le disciple du sage, aura un mal fou à se faire une idée claire du comportement à suivre face au pouvoir car tout peut-être pertinent comme son contraire. Et si l'on se dit « le prochain (roi, pouvoir) sera le bon », ce n'est qu'une illusion de plus. La posture la plus radicale de Qohélet vis-à-vis du pouvoir se trouve au niveau anthropologique. Les plus grands succès du meilleur des rois se trouvent condamnés à l'échec absolu que représentent le non-sens de l'héritage et, surtout, de la mort.

#### Positions fermes : l'histoire et la mort.

On ne peut pas dire que dans la Bible, la seule chose qui compte ce soit l'histoire. Dans le corpus sapientiel justement, l'histoire joue un rôle très restreint. Mais une chose c'est de dire ceci et une autre, bien différente, d'affirmer que l'homme ne peut rien comprendre ni saisir de l'histoire. Ainsi, en 3,11, l'affirmation qui suit le célèbre « il y a un temps pour tout et un moment approprié pour chaque chose », nous lisons : « <sup>11</sup> Il fait toute chose belle en son temps ; à leur cœur il donne

même le sens de la durée sans que l'homme puisse découvrir l'œuvre que fait Dieu depuis le début jusqu'à la fin ». Et plus tard, dans un texte de la même veine et qui disqualifie la sagesse encore une fois, on peut lire 8,17-18 : « J'ai observé toute l'œuvre de Dieu, mais l'homme ne peut pas trouver l'œuvre qui se fait sous le soleil, bien que l'homme travaille à chercher, il ne trouve pas et même si le sage dit (le) connaître, il ne peut pas la trouver ». Il n'y a donc pas moyen d'avoir une idée d'ensemble, une sorte de fil conducteur permettant de se situer dans la suite des événements dont l'homme est témoin, voire acteur. Une touche supplémentaire et décisive apparaît dans le célèbre texte faisant partie du préambule de l'œuvre, 1,4-11 :

9 Ce qui a été, cela sera

Et ce qui a été fait, cela sera fait ;

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

10 S'il y a une chose dont on dit : regarde cela, c'est nouveau !

Ceci a déjà été depuis les siècles qui ont été avant nous.

11 Il n'y a pas de mémoire des temps d'avant

Et des temps qui seront après

Il n'y aura pas de mémoire d'eux, chez ceux qui seront après eux.

Qui dit histoire dit changement, quoi qu'il en soit de la lecture qu'on fasse des événements qui constituent la matière brute à interpréter, c'est à dire à faire de l'histoire. S'il n'y a rien de nouveau, il n'y a rien à comprendre, rien à interpréter et donc, inévitablement il n'y a pas d'histoire. Et donc pas de mémoire, c'est à dire un ressort qui permet de comprendre un peu le passé et donner un certain sens au présent, voire à l'avenir.

« Dans presque aucun autre livre biblique la mort joue un rôle si important que dans celui de Qohélet ». La prise de conscience ne peut pas être plus brutale et claire : un homme qui n'aurait pas sa vie orientée vers ce qui constitue la seule certitude de son existence, l'unique réalité inévitable de sa vie, la mort, se fourvoie. La mort est le barème et le thermomètre de la réalité. D'autant plus que pour l'homme, tant qu'il est vivant, la mort constitue le véritable œil du cyclone.

Face à cette réalité, et en tenant compte du fait qu'il n'y a pas de valeurs éthiques ni religieuses qui résistent, malgré l'affirmation constante de l'existence et de la présence de Dieu, l'auteur affirme : « Je félicite, moi, les morts qui sont déjà morts, plutôt que les vivants qui sont encore en vie. Et mieux encore que ces deux-là, celui qui n'a pas encore été, lui qui n'a pas vu l'œuvre mauvaise qui se fait sous le soleil » (4,2-3). Mais on ne connaît tout cela que par expérience et il est alors déjà tard pour ne pas être né. Il faut donc faire face au réel et profiter de ce que l'on peut et autant que

l'on peut. D'où l'exhortation de 3,22, entre autres, « et j'ai vu qu'il n'y a pas de bon (bonheur) si ce n'est de se réjouir l'homme dans ses œuvres ».

Ce qui est certain c'est que, pour Qohélet, le seul sens de la vie de l'homme est sa mort et, en attendant, le *carpe diem*.

Ce n'est pas tout. En effet, contrairement aux prétentions des humains rien ne les différencie des animaux, à cause justement de la mort 3,18-21 : « A propos des hommes je trouve ceci : Dieu les met à l'épreuve pour qu'ils réalisent qu'ils ne sont que des animaux : un sort *unique* pour les hommes et les animaux : l'un meurt et l'autre aussi ; tous ont un souffle *unique*. L'homme n'est rien de plus que les animaux. Tous non-sens. Tous vont à un lieu *unique*. Tous viennent de la poussière et vont à la poussière. Qui sait si le souffle de l'homme monte en haut et celui de l'animal descend en bas ? ». L'origine, les composantes et la fin *uniques*. Circulez, il n'y a rien à voir.

#### Contrastes de Qohélet avec le reste de l'Ancien Testament et situation du sage au sein de l'Écriture.

L'ambiguïté des textes de Qohélet, dont nous avons donné deux exemples, et ses positions bien tranchées par rapport à l'histoire et à la mémoire d'un côté, et à la mort de l'autre, contrastent radicalement par rapport au reste de l'Ancien Testament. Comment articuler la Torah, censée donner les lignes structurant la vie de la communauté, que ce soit par ses récits ou par les différents corpus législatifs qui la composent, et l'ambiguïté intrinsèque des positions du sage ? Comment tenir les deux bouts de la chaîne : la loi qui commande et n'admet pas de discussion et le permanent « peut-être que » et le « qui sait si » de Qohélet ? Que faire de ce permanent « souvient toi » « *z'ker* » du Deutéronome, et la négation explicite de Qohélet : « il n'y a aucune mémoire (*z'ker*) des temps d'avant et des temps qui **seront** après, il **n'y aura pas** de mémoire (*z'ker*) d'eux, chez ceux qui **seront** après eux » 1,9-11. Que reste-t-il de l'Ancien Testament s'il n'y a plus de mémoire, que célèbre-t-on alors en Israël, que devient donc la communauté dont le ciment qui la fonde n'est autre que la mémoire re-présentée, actualisée, re-vécue, ici et maintenant ? Et l'ardeur des prophètes dans la dénonciation de l'insupportable et l'annonce de l'inimaginable ? Peut-on imaginer la violence prophétique contre le pouvoir politique, et leur virulence par rapport à l'argent et à l'exploitation dans la plume de Qohélet ? Peut-on imaginer les diatribes prophétiques contre le culte dans l'enseignement de Qohélet ? Peut-on encore prier, se plaindre, accuser Dieu comme le psalmiste du psaume 88 ou le louer avec les hymnes telles les psaumes 104 et suivants ? Car le Dieu de Qohélet est un Dieu imperméable et impénétrable : « Ne te presse pas d'ouvrir la bouche, que ton cœur ne se hâte pas de parler à Dieu, car Dieu est au ciel, et toi, sur la terre. Donc, que tes paroles soient rares ».

On se trouve donc face à des positions disons pour le moins contrastées, voire contradictoires. La tentation de beaucoup d'exégètes a été de tout temps d'harmoniser, d'adoucir, de raboter les angles, les arêtes et les aspérités. Quand Qohélet, au terme d'un long développement de réflexions dit « j'ai haï la vie », 1,17, on s'empresse d'abord à traduire par « je déteste », moins fort. Et ensuite on va dire, partant du principe qu'un texte de l'Écriture ne peut pas dire cela, ne peut pas dire ce qu'il dit, on en conclut que le texte doit être compris...autrement. Malgré tout on vous dit : « En 2,24b nous découvrons l'homme de foi israélite qu'était Qohélet : *J'ai aussi vu que cela vient de la main de Dieu*. L'affirmation va plus loin que l'observation, même si elle est très profonde ; c'est l'expression de la foi de Qohélet, enracinée dans la foi de son peuple »<sup>1</sup>,

La question surgit très vite : que fait Qohélet dans la Bible ? Comment y est-il arrivé ? A cette dernière question nous ne pouvons rien dire de précis ni de sûr. On ne peut que constater. L'histoire du canon biblique n'est pas transparente. On peut se poser la même question à propos d'autres livres, mais comme ils ne sont pas aussi problématiques on se dispense de la question. Les adoucissants fussent-ils de la marque Le Chat, n'y peuvent rien. Qohélet ne passe pas. La preuve, le peu de cas qui en fait la liturgie (1,2 ; 2,21-23 [18 dim ord C] 31 Juillet 2016). Sans être devin, on peut parier qu'il sera difficile de lire et méditer Qohélet à la page...Quatre versets dans l'ensemble du cycle de trois ans. Et ce sera tout.

#### Que faire de Qohélet ?

Rose a raison quand il dit que malgré tous les adoucissants, quand on lit Qohélet et son « non-sens de non-sens tout est non-sens », on entend une petite musique dans notre intérieur qui dit : il a raison. Ellul aussi est fort pertinent quand il affirme que Qohélet n'est pas la philosophie mais qu'il est la *conditio sine qua* non de la philosophie et nous pouvons dire qu'il est la condition de la théologie et de la foi. Il joue donc le rôle du regard lucide pour l'homme et le croyant. Il est nécessaire à l'homme de la Bible, pour que sa foi ne soit pas une pure illusion, un enchantement affectif, émotionnel et volontariste qui peut se révéler si souvent un terreau fécond pour l'aveuglement idéologique conduisant, inévitablement, à la perte des personnes et des sociétés. Ajoutons encore : il est la condition de la foi, ou, si l'on préfère, un ingrédient essentiel et nécessaire de la foi.

Claudio Magris<sup>2</sup> rappelle le rapport constitutif de « l'utopie et le désenchantement ». Et les compare à Don Quichote et Sancho Panza. Les deux sont mutuellement dépendants l'un de

---

<sup>1</sup> J. Vélchez, *Eclesiastes o Qohélet*, Verbo Divino, Estella, 1994, p.219

<sup>2</sup> Cl. Magris, *Utopie et désenchantement*, Gallimard, Paris, 2001 (trad. Italien 1999).

l'autre, l'utopie de Don Quichotte et le désenchantement de Sancho Panza. L'un a besoin de l'autre et vice-versa. Face à l'enthousiasme, au pathos prophétique le désenchantement, c'est la conscience qu'il n'y aura pas de parousie, que nos yeux ne verront pas le Messie, que l'an prochain nous ne serons pas à Jérusalem, que les dieux sont en exil... Le désenchantement, qui corrige l'utopie, renforce son élément fondamental, l'espérance... Cet esprit de l'utopie est préservé surtout dans la civilisation juive, dans la tension indomptée des prophètes. Le désenchantement est une forme d'ironie, mélancolique et aguerrie de l'espérance ; il en modère le pathos prophétique et généreusement optimiste, qui sous-estime volontiers les terrifiantes possibilités de régression, de discontinuité, de tragique barbarie, latentes dans l'histoire ».

Il y a un temps dans la liturgie chrétienne qui semble être le lieu idéal pour une appropriation personnelle et communautaire du livre de Qohélet : le temps vide du samedi saint. Vide d'événement et de sens, après le non-sens de la croix et avant la plénitude de sens de la nuit pascale. Mais si la croix est une évidence, comme la posture de Qohélet, la lumière pascale est un choix. Qohélet accompagne le croyant jusqu'au seuil de la foi. Qohélet est là pour rendre la foi adulte. Celui qui ne traverse pas Qohélet dans son itinéraire de foi, n'est pas encore mûr. Qohélet est indispensable à la foi.